



## Mme Marie NICOLAS

Retraitée, habitante de Rohars

« La vie par ici était rythmée par la Loire.  
C'était une vie passionnée entre voisins et amis.  
Nous étions un peu comme dans une île.  
On se retrouvait souvent les uns et les autres... »

Femme du terroir, Mme Nicolas est attachée à la zone marécageuse de Rohars, sa terre natale. Sa vie est enracinée dans ce village portuaire où ses ancêtres étaient exploitants agricoles. Rohars est pour elle « une histoire de famille ». Son actuel décor de ruines ne lui est pas anodin. Elle a vécu tant de choses. Dans un sourire, elle s'accorde évasivement l'évocation de quelques souvenirs venus du temps où l'activité de Rohars et de son port reposait sur l'exploitation du foin, du roseau et du sable, la pêche et la chasse.

---

Dans sa maison, située en bord du chemin de Bouée, Mme Nicolas nous explique que Rohars doit probablement son nom au fait que le village est fondé sur une structure rocheuse. Il y avait deux rochers, « l'un sur lequel est bâtie la chapelle Sainte-Anne et l'autre situé en aval du village. [...] Même nos maisons sont sur les rochers. Elles n'ont pas de fondations ».

Sur une table, on aperçoit une photo montrant la maison entourée d'eau. « Elle était arrivée à la hauteur de la porte. Tout était couvert. Si j'avais ouvert la porte, l'eau se serait engouffrée » raconte Mme Nicolas. En effet, avant l'assèchement des marais aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, l'endiguement aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles et le creusement du chenal, la Loire débordait chaque année et inondait les prairies et les îles. Les grandes inondations avaient lieu à l'automne avec les fortes pluies et les grosses marées : « Quand il y avait une crue de Loire, l'eau était poussée par le vent et elle passait par-dessus à toute vitesse. Pour s'en aller, par contre, elle prenait plus de temps ! Une fois qu'elle quittait la hauteur des douves, il fallait attendre un moment. Elle filait plus doucement. [...] Elle submergeait le petit pont qui se trouvait à l'intersection du lieu-dit La Bouquinais et le chemin de Bouée ». Rohars devenait ainsi une presqu'île seulement accessible à l'aide des charrettes, des chevaux et plus récemment, des tracteurs. « Quand il y avait une grosse marée, j'allais à l'école à cheval ! ».

Aujourd'hui, il peut arriver encore que par forte marée, la Loire recouvre la route de Rohars en certains endroits mais c'est exceptionnel : « Après le creusement de la Loire, les inondations sont plus rares. Il faudrait de grandes tempêtes pour les faire revenir ! Cela fait peut-être 6 ou 7 ans que l'eau n'est pas montée ».

Si lors des crues, mais aussi en période normale, la Loire était un facteur d'isolement – « à la différence d'aujourd'hui, la traversée ne pouvait pas se faire à tout moment » –, l'estuaire n'en était pas moins une source d'activités. Le port de Rohars était animé par les expéditions de foin, de roseau et de froment. Les îles et prairies alluvionnaires de la Loire constituaient une richesse agricole grâce aux apports limoneux du fleuve et à la maîtrise hydraulique des populations riveraines : « Le foin d'ici était très apprécié pour sa bonne qualité ».

L'exploitation du foin donnait lieu à de véritables expéditions familiales. Les herbagers passaient alors quelques semaines sur les îles, aussi leur fallait-il emporter tout le nécessaire, outils, ravitaillement et animaux : « J'ai entendu dire de ma grand-mère et ensuite de ma mère que, quand on partait pour exploiter le foin sur les îles, c'était pour trois semaines. Les gens couchaient là-bas ! Ma grand-mère venait traire les vaches et apportait du ravitaillement. Ils venaient quand même se laver le week-end ». C'était un travail pénible surtout pour ceux qui étaient obligés de faucher à la faux. « Certains tournaient à la main. Dans le temps, tout le monde n'avait pas une faucheuse comme mon grand-père. Pour ceux qui n'en avaient pas, ce n'était pas une tâche facile parce que, n'étant pas

propriétaires de terres, si par exemple ils arrivaient à faire 500 kg de foin, 400 kg revenaient au propriétaire de la terre. Pour 5 parts, on en n'avait qu'une ! On appelait cela *au cinquième, au quatrième...* Ah là là, les pauvres gens ! ». C'était également un travail dangereux à cause du risque de noyade. Le transport du foin des îles vers le port s'effectuait sur deux toues accouplées. Arrivé au port, le foin était déchargé dans des charrettes et « récupéré par les marchands de foin ».

La récolte avait lieu pendant la période estivale. Il y avait deux récoltes : la première, fin juin et la seconde, fin juillet. « L'hiver, les herbagers se chargeaient de l'entretien des douves. Ils n'avaient même pas un engin pour pouvoir le faire ! Les douves n'étaient pas envasées comme maintenant. Autrefois, les plates pouvaient passer entre elles. Ces embarcations étaient utilisées pour transporter le bétail jusqu'aux îles ». Il y en avait aussi qui travaillaient « chez les gens pour couper le bois ».

Le froment était également cultivé. « Il faut savoir que la qualité des prés et de la terre de Rohars a été toujours bonne ! [...] On est comme une presqu'île. La terre, c'est de la terre qui a été surélevée. Elle est d'ailleurs assez dure à travailler. Cependant, la récolte a été toujours riche ».

Autrefois, le roseau était aussi exploité. « On le coupait au mois d'août. Une fois coupé, il était mis en bottes, appelées javelles. Aussitôt ramassés, on faisait des piles en pente pour les sécher. Il y avait des épis de roseaux un peu partout ! On s'en servait l'hiver pour faire des litières pour les bêtes. Pour couper le roseau, il fallait aller dans les vasières. Pour les ramasser, nous devions le porter sur 100 m avant de rejoindre la terre ferme. Le roseau était transporté sur les toues. Comme pour le foin, elles étaient accouplées ».

La vie du port était encore animée par l'activité de charge et décharge du sable : « Les plates servaient non seulement au transport du bétail mais également au transport du sable. J'avais un oncle qui, avec sa plate, faisait cela. Cependant, le sable n'était pas excessivement bon ici. Il valait mieux le prendre sur Nantes. Il y avait du salpêtre ».

La pêche était pratiquée. « Autrefois, on pêchait l'anguille, la plie, le saumon et les civelles ! On en trouvait même sur le bord de la route ! Certains emportaient cela dans des sacs à engrais qu'ils portaient sur le dos. Les civelles écumaient. [...] J'ai connu beaucoup de pêcheurs. Le dernier, c'était M. Donatien Brisset, dit Tanisse, il était un pêcheur inscrit maritime. De parents pêcheurs, il s'était installé à Rohars après la guerre. Les autres pêcheurs venaient du Pellerin, de Couëron et d'Indret. Ils venaient souvent le lundi ou mardi, ils pêchaient pendant trois jours. Ils débarquaient au café et ils remontaient le jeudi ou le vendredi pour vendre leurs poissons aux mareyeurs. Pour amorcer leur pêche, ils avaient des bottes... Les anguilles, une fois pêchées, étaient mises dans des bottereaux et ils les attachaient derrière leurs bateaux ou bien à un endroit sur terre. Cependant, il y avait beaucoup de vols ! Ce n'était pas toujours évident. Les pêcheurs se bagarraient souvent. Ils se disputaient davantage les derniers temps... ». À partir des années 1950, la pêche n'était plus la même : « Les engins de pêche étaient différents. Autrefois, la connaissance du milieu naturel des pêcheurs de civelles les aidait dans la pratique des lieux et des heures propices à la capture de la civelle. Ils remontaient tout le long de l'étiage, au jusant ou à marée montante suivant les civelles qui empruntaient les contre-courants et longeaient les berges. Ils pêchaient à l'aide des petites lanternes. Parfois, je suis allée tenir la lanterne et je me suis bien ennuyée ! Il fallait aller dans le noir et rien dire ! Une fois pêchée, il fallait la faire cuire à l'eau bouillante... Il fallait faire vite parce qu'elle ne se conserve pas longtemps à température ambiante ».

Une autre activité importante était celle de la chasse. À l'ouverture, le 14 juillet, « les premiers chasseurs couchaient dans leur voiture pour être les premiers sur les îles. Ils chassaient la perdrix, le canard, la caille, du petit gibier. [...] Aujourd'hui, pour chasser, ils traversent la passerelle [à la hauteur du port] pour aller sur l'île Pipy qui est devenue un ensemble de prés alluvionnaires. [...] La chasse est toujours pratiquée. Cependant, comme pour la pêche, il y en a moins qu'avant ! »

Afin de nous offrir les clés de lecture du paysage de Rohars et de son port, Mme Nicolas nous invite à nous promener en sa compagnie. Après avoir aperçu ce qui reste de la maison du guetteur, autrefois une belle maison « avec des cheminées dans les chambres », on emprunte le chemin de

Bouée pour se rendre jusqu'au port. Autrefois « la vraie route de Bouée n'existait pas. C'était un ensemble de petites routes... [...]. Il n'y avait pas beaucoup de chevaux ou de charrettes dans le village parce qu'il était principalement constitué de venelles ». Un décor de maisons abandonnées s'ouvre à nous : « Ce ne sont que des ruines tout le long de ce chemin... C'est dommage ». Certaines d'entre elles appartenaient aux herbagers et d'autres, les plus petites, aux pêcheurs. « Une fois que les derniers habitants sont partis de ces maisons, elles ont été toutes transformées en écuries, en hangars, en garages... Les murs ont été rasés et les portes enlevées ! [...] Aujourd'hui, c'est aux propriétaires de faire quelque chose ». Encore faut-il que le bâtiment soit vendable : « La situation n'est pas simple. Moi-même, j'ai une maison située sur le chemin de Bouée. J'aimerais bien la vendre mais [...] l'article 146-4 de la loi n°86-2 du 3 janvier 1986<sup>1</sup>, relative à l'aménagement, la protection et la mise en valeur du littoral, ne le permet pas ».

Au bout du chemin, Mme Nicolas signale l'emplacement d'un des trois cafés existant autrefois sur Rohars, celui de M. Glotin : « C'était le plus récent. Un autre se trouvait plus loin, chez la famille Pageot. Il a dû arrêter dans les années 1920-27. Celui qui est resté ouvert jusqu'en 1952 appartenait à Marie Legland. Comme elle vendait plus cher qu'ailleurs, elle était connue par les pêcheurs comme *Marie 36 sous* ».

Avant de rejoindre le port, situé en aval du hameau, on découvre l'ancien lavoir et l'ancienne caserne de douaniers. Un anneau d'amarrage subsiste près de celle-ci. Au bout d'une route un peu défoncée, deux portes blanches semblent signaler l'entrée d'une propriété privée. Malgré les apparences, « c'est du domaine public tout cela ! ». Un terrain vert bien entretenu s'ouvre à nous : « C'est ici qu'a lieu la fête du Marais ! [...] C'est un lieu calme et tranquille. Les gens viennent pique-niquer. Le dimanche, il y a du monde. Beaucoup viennent à pied, à bicyclette... Ils apportent de quoi se ravitailler [...] Tout cela fait vivre le lieu ».

Une cale en ciment, une passerelle et une petite embarcation, servant à quelqu'un « qui va de temps et temps pêcher », composent aujourd'hui le port. Sur le côté, en aval de la cale, on aperçoit quelques initiales écrites directement sur le ciment. « Comme l'ancienne cale s'ensasait à cause de l'endiguement de la Loire, on a fait couler un bateau en ciment dans le port. On a cassé la proue pour l'approcher... » explique Mme Nicolas. Une rénovation a eu lieu en 2004. « On l'a cimentée de nouveau. D'ailleurs, on aperçoit les initiales de ceux qui l'ont faite ».

Une passerelle permet de se rendre sur l'île Pipy ou l'Île-Neuve « comme elle est appelée par les gens de la rive sud ». Elle n'est plus qu'un ensemble de prés alluvionnaires : « La chenalisation du fleuve a conduit à accélérer le processus naturel du colmatage de l'ancien bras. Désormais, l'ancienne île a été rattachée aux berges ». Autrefois, « il n'y avait pas de prés entre le port et la Loire. C'était simplement la Loire ! [...] Il y avait juste un ponton pour pouvoir approcher de l'eau. [...] Le bras de Rohars avait deux sorties, une en aval [vers Lavau-sur-Loire] et une autre en amont [vers Cordemais]. Celle en aval a été bouchée. [...] C'est à partir de 1942 que le bras de la Loire a commencé à se boucher. [...] Le bras s'est ensasé très vite ! [...] Aujourd'hui, il reste seulement un petit filet de l'ancien bras... ». Depuis cette passerelle, l'on aperçoit au loin l'île de Maréchale et le débouché de l'étier de Rohars qui passe « sous le petit pont de Bouée ». Souvent détruit par la force de l'eau, ce pont a été élargi. « Ma grand-mère disait : après le feu, il n'y a plus rien ; après l'eau, on ramasse encore ! »

Nous revenons sur nos pas pour découvrir les ruines de la chapelle Sainte-Anne située en amont du hameau. Propriété de la commune, elle est en train d'être restaurée par l'association Les amis de la chapelle de Sainte-Anne de Rohars. Mme Nicolas craint de ne pas voir sa restauration achevée !

La promenade touche à sa fin. Rohars dévoile difficilement ce qui lui reste de ses heures de gloire, de son âge d'or impulsé par le commerce maritime et fluvial. Pour le connaître, il faut oser

---

<sup>1</sup> En dehors des espaces urbanisées, les constructions ou installations sont interdites sur une bande littorale de cent mètres à compter de la limite haute du rivage ou des plus hautes eaux pour les plans d'eau intérieurs désignés à l'article 2 de la loi « Littoral » n°86-2 du 3 janvier 1986 précitée.

« grattouiller » ses pierres et réveiller sa mémoire. Merci à tous ceux qui le font, merci à Mme Nicolas !



Vue sur la cale et la passerelle du port. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, juin 2005)



Inscriptions sur la cale. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, juin 2005)



Etier de Rohars - vers l'amont. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, juin 2005)



Les marais et l'ancien lavoir. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, juin 2005)



Exploitation agricole à Rohars. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, juin 2005)